

# Villages de la Nouvelle-Campine.

**P**OUR le touriste curieux, la région de notre Bassin industriel de Campine est, certes, une des plus intéressantes à visiter. Rien d'aussi vivant que le spectacle de cette contrée, autrefois campagne triste et solitaire, aujourd'hui, bassin industriel actif. Il a fallu le miracle du charbon pour faire, de ce pays pauvre et stérile, une région économique, qui va jouer, semble-t-il, un rôle important en Belgique. Cette zone charbonnière ne s'apparente en rien, par son aspect riant et coquet, aux paysages sombres de nos cités houillères de Wallonie; ici, plus de corons

des oasis d'ombre et de quiétude, les dunes couvertes de pins grêles, limitaient les vastes horizons ternes. Et, dans ce coin de silence et de rêve, vivait une population simple aux mœurs rudes. Cultivateurs depuis des siècles, les Campinois étaient très attachés à leur terre ingrate et se consacraient tout naturellement à l'exploitation rurale.

L'habitation de l'homme est toujours un reflet fidèle de son activité; aussi, la maison campinoise était-elle humble et de construction sommaire. Elle était toujours l'œuvre du paysan lui-même, qui,



Chaumière campinoise.

(Photo L. M.).

Cette chaumière date du début du XIX<sup>e</sup> siècle; elle a été restaurée et agrandie à la fin du même siècle.

lugubres ou repoussants où les hommes ont l'air d'être parqués, mais des villages frais dont les maisons claires sont tapies dans la verdure. C'est que ces cités sont nées d'hier et qu'elles ont surgi au milieu des vastes étendues de bruyères dont la monotonie n'était rompue que par les maigres plantations de pins. Elles ont grandi rapidement comme ces « villes-champignons » des Etats-Unis. Il y a quelque vingt ans, la Campine était, assurément, la région la plus pauvre de notre pays et la vie sociale de ses habitants était empreinte de la plus grande rusticité. Mais combien était beau et mélancolique ce coin isolé! Combien de peintres ont représenté les paysages désolés des bruyères fleuries et des marais aux eaux glauques! Comme

souvent, érigeait son logis dans le coin le plus plaisant et le mieux avantage de son domaine. La maison de cette époque, si difficile à trouver actuellement, nous apparaît comme une chaumière basse et trapue où l'ouvrier agricole trouvait tout juste assez de place pour dormir et remiser les maigres récoltes, qu'il arrachait péniblement au sol ingrat. Et l'on peut dire que le Campinois du XIX<sup>e</sup> siècle était le paysan le plus pauvre et le moins cultivé de Belgique. Combien de poètes ont chanté le charme émouvant et infiniment mélancolique des paysages de Campine sans jamais parler de la vie médiocre du campagnard! Combien de littérateurs trop naturalistes ont décrit, en des contes rudes, les vieilles et ridicules superstitions,

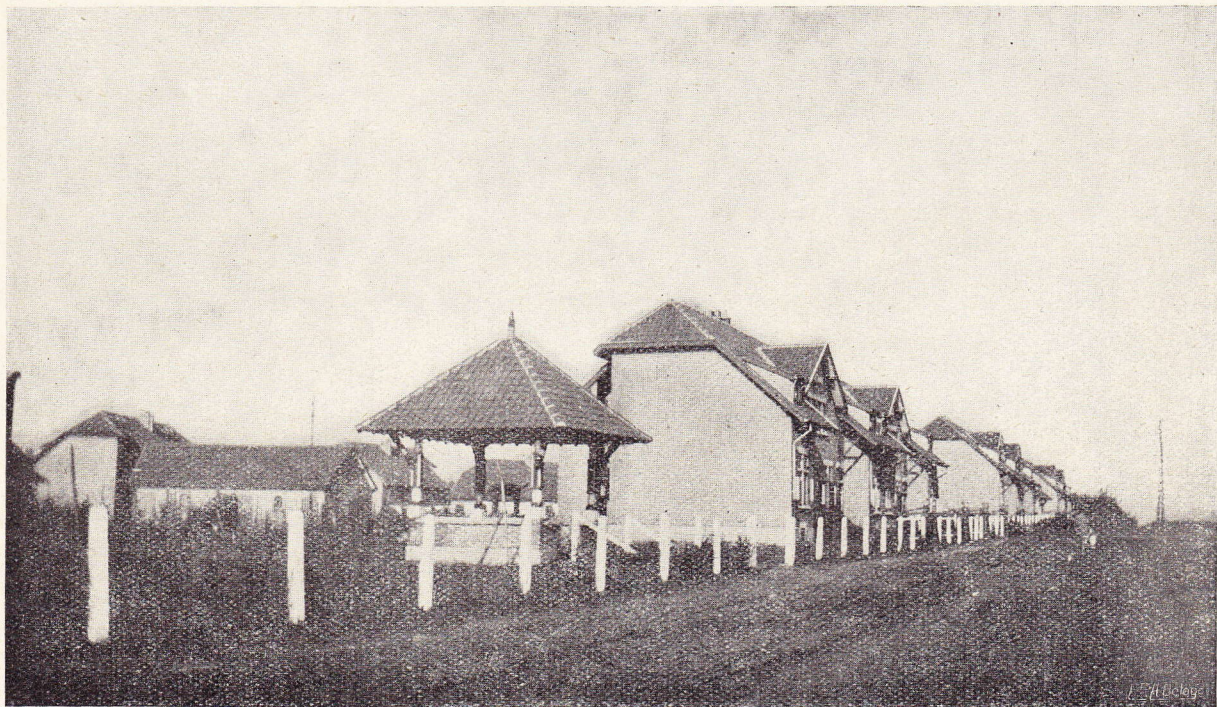


le fanatisme outré et les mœurs étranges et rustiques du Campinois !

Subitement, la quiétude et l'engourdissement du pays furent troublés ; c'est que le XX<sup>e</sup> siècle amène une réelle révolution dans les conditions économiques et sociales de la Campine : la découverte et ensuite l'exploitation d'un riche bassin minier. La Campine, méconnue et isolée de tous les centres actifs, devient, du jour au lendemain, l'objet de toutes les convoitises et le sujet d'ardentes compétitions. Elle est devenue, comme la Wallonie laborieuse, une région d'industrie. On ne s'étonnera pas de l'ampleur subite prise par les diverses exploitations minières quand on saura que près d'un milliard de francs est engagé dans les multiples entreprises. En moins de vingt ans, toute une

aux champs ; ils constituent le personnel peu stable, à l'égal des étrangers si difficilement fixables. La masse la plus appréciable de la population des mines est constituée par une foule d'ouvriers venus de tous les coins d'Europe. Les Wallons, assez nombreux, occupent des postes de confiance et sont placés à la tête des entreprises minières.

La population a crû de façon extrêmement rapide et l'on ne peut s'empêcher d'être très étonné en apprenant que la commune de Genck comptait 2.402 habitants en 1910 et que ce nombre a passé, en vingt ans, à 25.000 environ. Aussi, pour loger cette population de plus en plus importante, a-t-il fallu construire de nouvelles habitations et ce fut œuvre de géant que de diriger pareille entreprise. L'on voit naître et grandir, avec une rapidité



Le quartier des employés et ouvriers du chemin de fer, à Winterslag.

(Photo L. M.).

région industrielle s'est constituée sous l'impulsion des capitalistes belges et français ; jamais encore un fait semblable n'avait été enregistré dans l'histoire de notre géographie économique.

L'avènement de cette ère industrielle a modifié le genre de vie des habitants qui, de ruraux qu'ils étaient, sont devenus ouvriers mineurs ou semi-urbains ; il y a, dans ce milieu, trois classes dont les mœurs sont fort dissemblables ; la population ancienne a subi une évolution intéressante. Beaucoup de Campinois ont quitté définitivement la terre et s'adonnent aux travaux de la mine ; d'autres, chargés d'une hérédité rurale, travaillent l'hiver aux charbonnages, mais, lorsque les travaux agricoles exigent beaucoup de main-d'œuvre, ils abandonnent la tâche du mineur et s'en retournent

étonnante, les « cités-jardins » ou « cités ouvrières ». La maison est coquette et claire, dans son cadre de verdure ; elle est le coin idéal où l'ouvrier trouve la quiétude. Le jardinet qui l'entoure, l'incite aux travaux de culture, le délassant de la besogne ardue des mines. Les maisonnettes sont, ou groupées le long de larges avenues, ou isolées dans des bois de pins.

Un souci constant domine leur installation : les isoler et les éloigner de l'atmosphère déprimante du charbonnage, et la question primordiale est de les situer dans un lieu sain. C'est ainsi que la cité de Winterslag s'élève sur une petite colline et est séparée du charbonnage par une dépression naturelle. Cette situation donne à la cité un aspect unique ; celle-ci constitue un vrai bijou de coquet-



terie avec ses villas nombreuses et confortables, ses maisons blanches alignées en bordure de larges avenues. Les habitations ouvrières possèdent de beaux jardins et jouissent de tout le confort moderne. La construction de nouveaux quartiers va ajouter à la beauté de l'agglomération une note imposante. La cité est un village tout achevé avec sa place du marché, ses boulevards larges dont la décoration est si artistement conçue, sa plaine des sports, etc.

Non loin de là, et reliée à Winterslag par une large route, est établie la cité de Waterschei appartenant à la mine d' « André Dumont » ; elle est de construction moderne et d'un aspect architectural assez inattendu. Les villas y sont plus rares mais le nombre de maisons ouvrières y est plus grand

jettent pas encore leur note de verdure, de gaieté et de fraîcheur. Cette cité héberge un nombre impressionnant d'étrangers de toute nationalité et l'on peut remarquer dans le village les groupements distincts qu'ils forment.

Le long de la crête que dessinent les hauts plateaux mosans, sur le territoire de la commune d'Eysden, est situé le charbonnage de « Limbourg-Meuse ». Là, ce n'est plus une cité ouvrière mais une réelle station de villégiature, avec ses jolis pavillons isolés dans la verdure des bois de pins ou entourés de bosquets, avec ses maisons spacieuses et confortables de style sobre mais harmonieux. Les magasins de la Société du Charbonnage ne se différencient pas des autres habitations ; les étalages n'existent pas toujours et, ainsi, rien ne



L'hôtel de Winterslag.

(Photo L. M.).

et elles nous apparaissent plus tassées les unes auprès des autres. Waterschei n'a rien à envier à nos villes modernes et possède une plaine de jeux, une piste de sports, de belles et spacieuses écoles fréquentées par une foule d'enfants et où l'enseignement est donné en français ou en flamand. Elle a le privilège d'offrir aux habitants le luxe d'une salle de spectacle placée, naturellement, sous la direction de la Coopérative de la Mine.

Au lieu dit « Zwartberg », dans cet endroit tellement désert que les habitants de Genck même l'ignoraient, bien qu'il se trouve à une distance minime du centre de la commune, s'est installée la mine « Les Liégeois ». Les constructions destinées aux familles des houilleurs y sont plus récentes et plus resserrées et les jeunes arbres n'y

révèle le commerce. La cité a l'air endormie et n'est animée qu'aux heures d'entrée et de sortie des ouvriers à la mine. Rien ne vient en troubler la quiétude et le silence, car le charbonnage aux bruits inlassables et fatigants est éloigné de la jolie cité d'Eysden. C'est une ville close et l'accès de véhicules étrangers à la mine y est interdit. A l'exemple d'autres cités, elle est une entreprise privée, donc fermée aux influences du dehors.

Des agglomérations du même genre sont en pleine construction et évoluent rapidement, telle celle de Beeringen-Coursel ; d'autres sont ébauchées et nous apparaissent tels de grands chantiers de construction où l'on entend haleter les grues puissantes, comme à Helchteren-Zolder.



Toutes ces cités forment un ensemble imposant et modifient sensiblement l'aspect géographique de la Campine, mais le groupe de Genck semble devoir jouer le rôle primordial dans l'importance de la région minière.

Lorsqu'on quitte un vieux village campinois aux chaumières lépreuses et qu'on s'achemine vers les nouvelles cités, à travers les étendues immenses des bruyères en fleurs, coupées çà et là de bois de pins à l'ombre avare, lorsqu'apparaît soudain, sur un mamelon, une cité-jardin dans son cadre de verdure, on est frappé de stupeur. On ne peut s'empêcher d'admirer intensément l'œuvre gigan-

tesque accomplie en peu d'années. Dans ce coin isolé, où vivait, il y a quelques lustres à peine, une population réduite, aux mœurs simples et rustiques, se développe, aujourd'hui, une région industrielle d'une activité surprenante.

Et l'on sent que deux civilisations différentes se sont affrontées et que l'une d'elles a tout supprimé sous l'impulsion de sa puissance. La Campine, si longtemps misérable, engourdie et isolée, s'éveille sous la maîtrise d'hommes hardis, énergiques et forts.

FRANÇOISE LYS.





# TOURING CLUB de Belgique

Révue et Bulletin officiel n° 8.  
15 avril 1933

GAND. — La Poste, l'Église Saint-Nicolas, le Beffroi  
et la Cathédrale Saint-Bavon.

*(Photo Nels, Bruxelles).*

